

Jan Baetens
LA LECTURE



Photographies de Milan Chlumsky

LES IMPRESSIONS NOUVELLES
Poésie

Sur *La Lecture* de Jan Baetens

Chercheur en études culturelles et poète flamand de langue française – « peut-être le dernier », aime-t-il à préciser –, Jan Baetens est marqué par un double tropisme : pour les littératures à contraintes et, plus encore, pour des genres déconsidérés alliant texte et image comme la novellisation ou le roman-photo. L'intérêt qu'il porte à ces divers objets excède le domaine théorique et alimente une pratique poétique protéiforme, exercée avec constance, qui célèbre des objets trivaux et inattendus comme le basket-ball, la bande dessinée et s'essaie même occasionnellement à la « novellisation en vers ». Fuyant le lyrisme, Baetens recourt donc volontiers à la contrainte et à la virtuosité formelle comme à des garde-fous contre l'exhibition d'une intériorité jugée suspecte.

Dans son dernier recueil, Jan Baetens desserre le maillage formel qu'il s'impose parfois pour laisser entendre une voix plus sensible sur un sujet qui réunit en lui le critique et le poète : la lecture. L'écriture va ici chercher son point de départ dans deux toiles de Fantin-Latour intitulées *La Lecture*, qui travaillent à sept années d'intervalle un même motif : deux femmes dont l'une lit et l'autre se tient immobile à ses côtés. Le recueil qui se veut « autre chose que l'illustration verbale de l'image »¹ offre aussi une réflexion plus ample sur la lecture, féminine en particulier. Cette double ambition anime également les deux séries de photographies de Milan Chlumsky qui viennent compléter le dispositif en éclairant à leur manière (très) oblique les toiles de Fantin-Latour qui en sont au principe.

« L'œil écoute » : l'élégante formule par laquelle Claudel désignait en son temps son célèbre recueil de critique poétique, pourrait aussi s'appliquer au volume de Baetens, qui se distingue par son acuité et son constant souci de justesse (la notion de « respect » est à juste titre mise en avant dans l'avant-propos du volume). Toutefois, ce n'est pas la composition ou la touche du peintre qui retient ici l'attention du poète, malgré quelques notations évocatrices concernant le travail sur la lumière ou la palette de Fantin-Latour (« la couleur

¹ Jan Baetens, *La Lecture*, Bruxelles : Les Impressions nouvelles, 2017, p. 6. Le poète décrit son projet comme une « tentative de faire parler malgré tout, une image où la parole [...] se retire et s'exhibe tour à tour (p. 7).

va l'amble / Jusqu'au noir »²). Les toiles servent plutôt de point de départ à une poésie qui, à partir de détails épars, comme le gant unique porté par le modèle, recompose une histoire, dote l'image fixe d'une temporalité (voir le feuilletage des temps verbaux et, sur le plan thématique, le motif omniprésent du *tempus fugit*) et s'emploie à combler les lacunes, tout en faisant la part des non-dits (« des mots sans paroles, / Une musique imprononçable »³) et du vide (« une volière à l'abandon ») qui hantent ces deux toiles.

La tonalité du recueil est tout aussi crépusculaire, ce que disent encore les références aux motifs codifiés des vanités (le sablier, les fleurs et les fruits). Face à cet inéluctable, la lecture offre un espace préservé mais fragile, dans la mesure où « une histoire finie est une main coupée qui ne repousse jamais »⁴, ce qui amène l'auteur à deux injonctions contradictoires dans ce même poème : « Arrêtez de lire, arrêtez » et « ne posez pas le volume, continuez », mais à condition cette fois de rompre le fil de la narration (« prenez l'histoire en cours seulement ») pour ne pas être pris dans sa clôture mortifère.

Si les références picturales abondent, le recueil puise aussi dans un héritage littéraire. Mallarmé (l'« absente de toute beauté »⁵ rappelant « l'absente de tout bouquet ») y côtoie Gracq, dont le brillant commentaire de « la marquise sortit à cinq heures » semble inspirer à Baetens l'escapade de sa lectrice qui justement « ne manque jamais de sortir à cinq heures »⁶, heure du loisir amoureux pour le romancier, ce que confirme le poète dix pages plus loin (« Elle se rhabille quand elle sort à cinq heures »⁷). À ces références savantes se mêlent des réminiscences de romans de gare, chers au cœur des lectrices et à celui de Baetens, avec leur cortège de « blasphèmes d'amour » et de « serments de rouge à lèvres ».

Si la lectrice féminine ainsi figurée se délecte de telles formules, l'acte même de la lecture revêt dans le recueil une composante intime, parfois sensuelle, comme le suggère la paronomase livre/lèvre qui renforce l'analogie visuelle entre le mouvement d'ouverture d'un volume et celui d'une bouche (« Tout livre ouvert est une lèvre / Qui se referme / Quand on embrasse »⁸). Ailleurs, c'est le livre qui devient une chambre, les pages d'un livre qui se muent en draps (« Mots cachés en draps de papier »⁹) ou, à la faveur d'une syllepse de sens, la couverture d'un livre qui devient celle d'un lit. « Rouvr[ant] l'emballage des mots » et usant des enjambements pour plier le vers et en élargir le sens, Jan Baetens nous livre ainsi un hommage subtil à cet « espace de liberté inconditionnel »¹⁰ qu'est la lecture pour celles/ceux qui s'y adonnent.

Nadja Cohen (FWO/ KU Leuven)

² Id., p. 51.

³ p. 57. Même page pour la citation suivante.

⁴ P. 50.

⁵ p. 45.

⁶ p. 42.

⁷ p. 52

⁸ p. 36.

⁹ p. 40. Même page pour les citations suivantes.

¹⁰ p. 8.